



CHAPITRE XX

Casman à l'Équateur-station. — Van Gele et Coquilhat dans l'Iboko. — Les Bangala et leur roi Matamwiké. — Entrevues de Van Gele et de Tippo-Tip. — Les traversées transcontinentales africaines. — L'explorateur Amelot sur la route des Falls à Zanzibar. — Le haut Congo ouvert à la civilisation.



OUR laisser le moins d'embarras possible à son successeur et le mettre tout à fait au courant de ses nouvelles fonctions, le lieutenant Van Gele retint du 12 au 20 novembre la flottille dans les eaux d'Équateur-Station.

Le fondateur de Moukumbi n'avait pas encore rencontré en Afrique un domaine aussi vaste et aussi confortable que celui où il allait établir son quartier général comme chef de division de la première zone du haut Congo.

Sur les trois bâtiments qui, à Équateur-Station, devaient servir de logement, de magasin, de caserne et d'arsenal, deux seulement étaient terminés. L'achèvement du troisième, en cours de construction, devait suivre de fort près; grâce aux améliorations introduites dans les travaux par Van Gele : une scierie à bras bien outillée fonctionnait sur le terrain concédé, à la lisière d'un bois magnifique où l'on pouvait à son aise abattre et équarrir des arbres pour les poutres et les planches destinés aux parquets, aux portes, aux fenêtres, aux volets, aux escaliers du dernier bâtiment.

Le personnel ouvrier était assez nombreux, et surtout très actif; il comprenait sept Zanzibarites, quatorze Haoussas, deux Kabindas et deux indigènes; des jardins maraîchers, une étable contenant trente chèvres et dix moutons, une volière où picoraient des poules en quantité et des perroquets gris par dizaines, une basse cour où s'ébattaient des canards, assuraient le ravitaillement des stationnaires et permettaient même au chef d'entretenir des animaux domestiques: deux chiens, un chat et un épervier apprivoisé.

Le lieutenant Van Gele léguait de plus avant son départ à son successeur, avec l'assentiment des natifs, son titre, ses prérogatives de moucounzou du district baroumbé, en un mot un grand ascendant moral sur les indigènes, à l'aide duquel Casman obtiendrait d'eux à bon compte les denrées et les matériaux dont il aurait besoin.

Afin de transmettre avec plus d'éclat son sceptre au nouveau chef, Van Gele convoqua le 18 novembre, à la station, tous les notables des villages de Wangata, d'Irekou, de Nkoli, etc., etc. Le moucounzou fit avec émotion ses adieux à ses fidèles vassaux et les invita à reporter leur dévouement sur son frère Guillaume Casman, que les peuplades du Niari appelaient Kata Mandala.

A l'unanimité, les seigneurs baroumbé reconnurent Casman pour leur grand chef; les édiles défilèrent tour à tour devant lui, en prêtant le serment de lui rester fidèles, puis la cérémonie du couronnement eut lieu séance tenante; les places et les allées de la station furent à la nuit tombante illuminées à *giorno* avec des torches de résine, les danses et les chants en chœur, entrecoupés par des libations copieuses, se prolongèrent jusqu'à l'aube.

Les blancs présents à ces interminables ébats avaient manifesté leur étonnement à la vue des négresses baroumbé, pirouettant pendant des heures, sans paraître, malgré leur lourd accoutrement, nullement fatiguées.

« C'est une affaire d'habitude, dit Van Gele en réponse à ces observations. Les femmes ici dansent à tout propos et à tout âge; et depuis leur enfance elles portent un costume dont le poids minimum est de trente kilos.

« Quant à la préférence marquée des natifs pour les fêtes nocturnes, elle s'explique aisément. La nuit, le nègre baroumbé a un ennemi terrible contre lequel nous nous gardons par un bon moustiquaire formé de rideaux de gaze fermés hermétiquement.

« Le nègre en voyage se préserve des moustiques d'une façon originale; il plante quatre perches en terre, les relie à six pieds du sol par des branches d'arbre, et fait ainsi un lit élevé sous lequel il entretient du feu; il s'enfume et s'endort comme une souche. Dans dans sa case, une fumée le défend contre ses petits mais acharnés antagonistes.

« Lorsque, comme dans la circonstance actuelle, le Baroumbé n'est ni chez lui ni en expédition, il préfère passer la nuit à danser, à chanter et à boire : trois préservatifs infailibles contre les piqûres des taons, des moustiques et des vampires de tout genre. »

Le 20 novembre, ainsi qu'il a été dit au commencement de ce chapitre, le lieutenant Van Gele, ayant définitivement installé Casman à l'Équateur, prit le commandement de la flottille et s'adjoignit comme seconds MM. Glerup et Van den Plas, ces deux derniers allant rejoindre MM. Wester et Amelot à la station des Falls. Six jours après, les steamers naviguaient dans les parages des Bangala, non loin d'Iboko.

En cet endroit le Congo, qui vient de l'est-nord-est, change de direction et court vers le sud-sud-ouest. Ce changement est dû à la nature même du sol. La rive droite repose sur une assise de rochers empâtés dans l'argile et présentant des blocs arrondis et accotés, d'une consistance variable, tantôt friables, tantôt durs comme du métal; on y trouve parfois des fragments de porphyre rouge, de mica et de quartz. Près d'Iboko, la largeur du fleuve diminue considérablement; le courant est comme étranglé entre la rive gauche et les rochers de la rive droite, et obstrué par plusieurs grandes îles qui le divisent en larges canaux. L'une de ces îles, nommée Nsoumba, a plus de cent kilomètres de longueur.

L'aspect varie suivant que les rives sont habitées ou inhabitées. Là où l'homme n'apparaît pas, les rives sont couvertes de vastes et impénétrables forêts vierges qui s'arrêtent au bord de l'eau; les clairières sont en fort petit nombre, et des bandes marécageuses, remplies de roseaux, d'ajoncs, de papyrus, de borassus, de pistia et de plantes parasites, en rendent l'accès difficile ou impossible en maints endroits.

Autour des villages, la forêt est défrichée en partie, les lianes, les ronces et les arbrisseaux ont disparu, le nègre n'a respecté que la grande futaie, et plus particulièrement les bombax et les tecks, les *manoumba*, essence gigantesque dont le tronc unique s'élance parfois à trente-cinq mètres au-dessus du sol.

Comme les rives, les îles sont couvertes de végétation luxuriante; et seuls quelques bancs de sable, découverts aux eaux basses, font tache dans cette nature féconde, où la sève déborde en un incomparable épanouissement.

Les Bangala ont des établissements sur les deux rives du fleuve. Ils sont originaires de l'intérieur des terres; leur pays d'origine, appelé Ibinza, est situé dans la presqu'île que forment les cours du Congo et de l'Oubangi. Chassés de ce territoire par les inondations, ces farouches cannibales se sont établis sur les bords du Congo, à Iboko, à Loulanga, à Bolombo, à Boukoumbi, après en avoir banni les anciens possesseurs, notamment les gens de l'Oubika, avec lesquels ils sont encore en état d'hostilité permanente.

Le 28 novembre, Van Gele s'arrêtait à la station d'Iboko, centre du groupe le plus important de la confédération bangala.

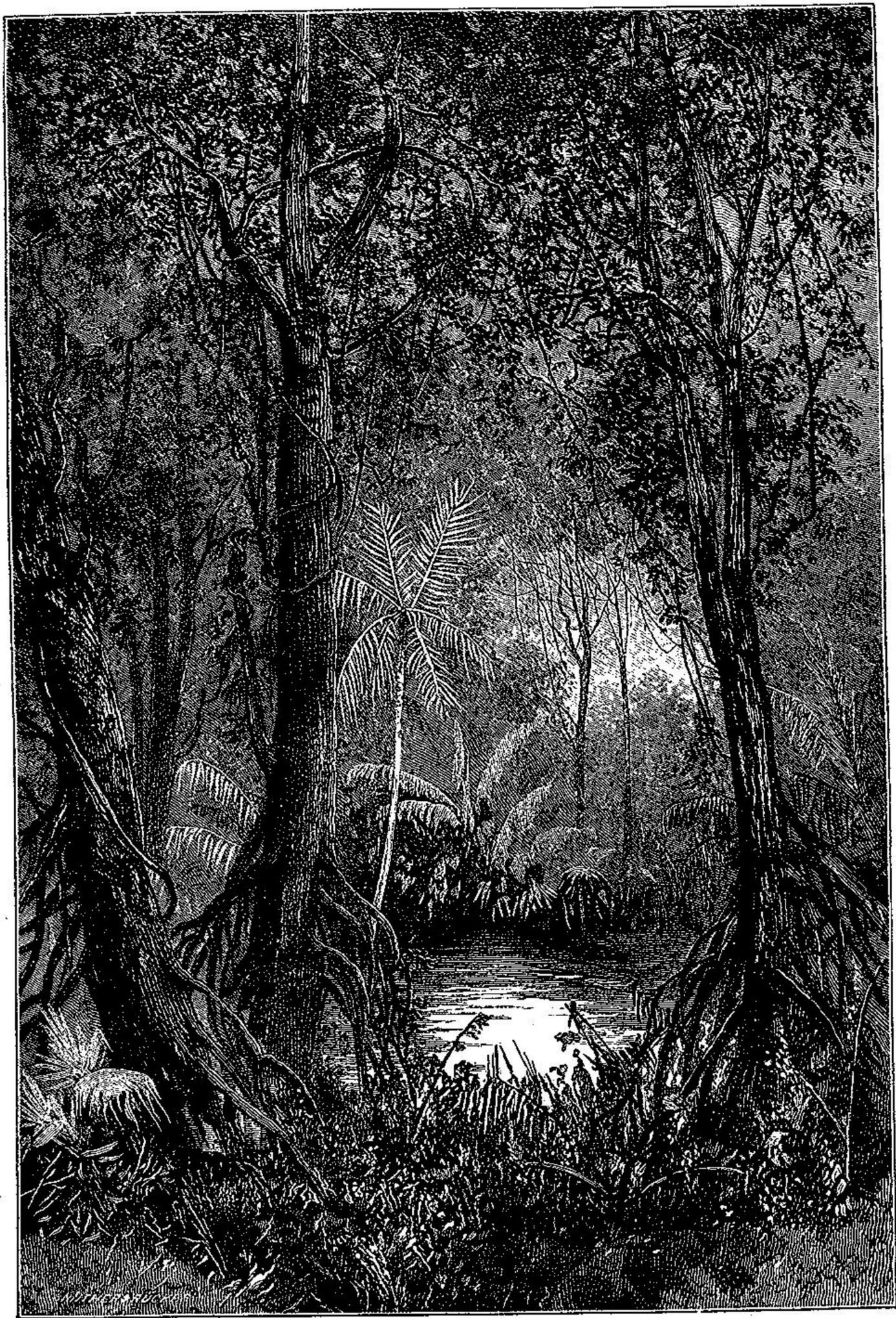
Coquilhat avait su accomplir dans ce poste, depuis le départ de Hanssens, des travaux qui le plaçaient d'emblée au premier rang parmi les pionniers fondateurs des villes futures de l'Association. Le vaillant officier était fier de montrer à son ami et compatriote, les heureux aménagements de son installation.

Plus que jamais Stanley, qui avait une opinion des plus favorables à l'égard des lieutenants Van Gele et Coquilhat, eût été en droit d'écrire dans son livre sur *la fondation d'un État africain* :

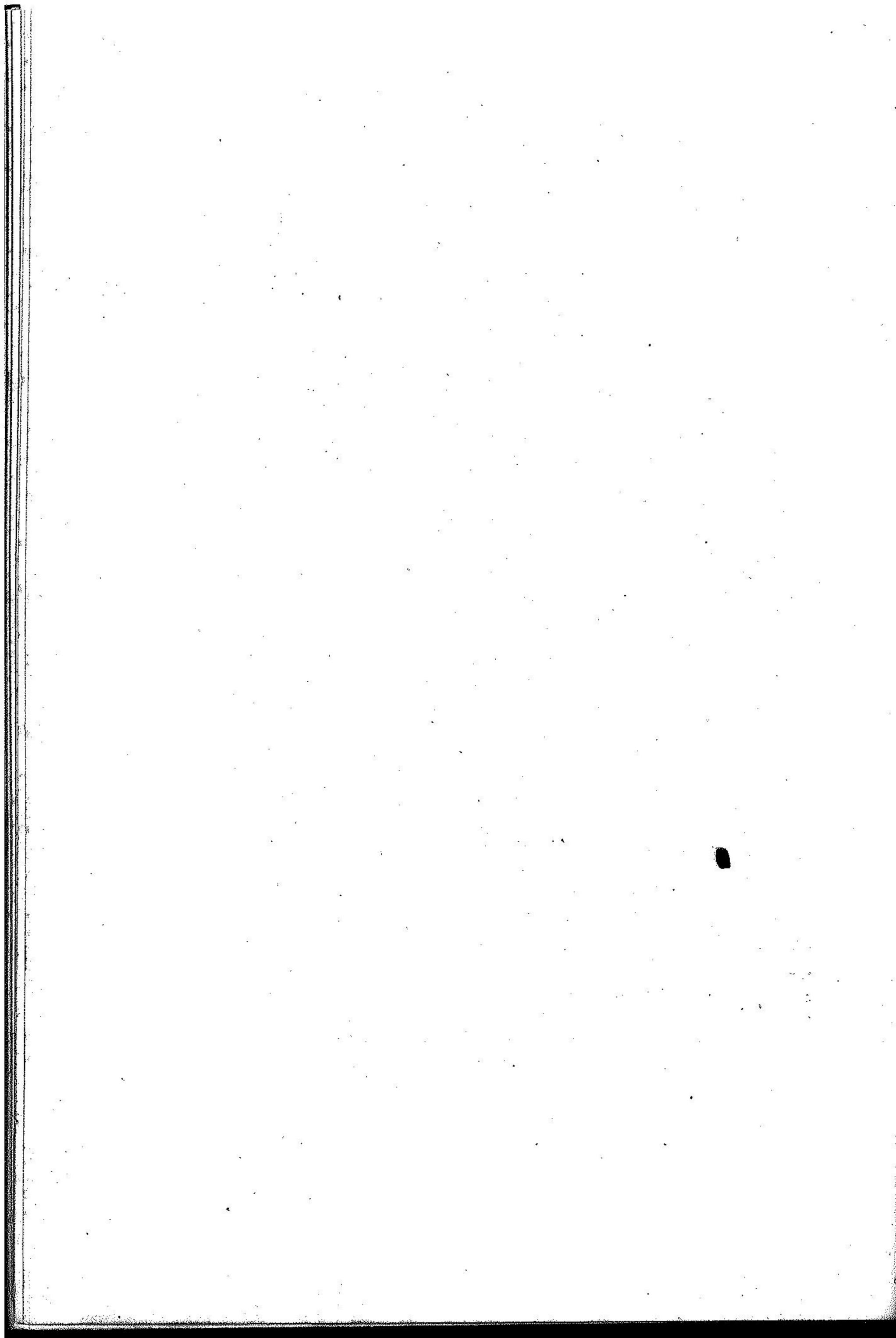
« Lorsque l'Association internationale frappera des médailles pour récompenser le travail et l'application de ses agents en Afrique, qu'elle donne les premières aux lieutenants Van Gele et Coquilhat! »

Ce dernier avait triomphé des difficultés de tout genre rencontrées à Iboko, sans éprouver jamais la moindre défaillance. Sa bienveillance et son énergie avaient réussi à lui concilier le respect et l'affection des indigènes. Matamwiké était devenu l'hôte assidu de la station, l'allié le plus serviable du mundelé, et les notables bangala calquaient sur la conduite de leur chef leur attitude envers le blanc, commandant la station d'Iboko.

La nation bangala se divisait en trois castes : les *mouncounzi*, citoyens notables, les *somi*, hommes libres, les *mountamba*, esclaves. Le plus riche des mouncounzi d'un village était généralement placé à la tête des autres,



COMME LES RIVES, LES ILES SONT COUVERTES D'UNE VÉGÉTATION LUXURIANTE.



avec le titre de *monanga*, chef de village; le plus influent monanga gouvernait le district avec le titre de *monanga-momené*, grand chef ou roi.

Matamwiké, monanga-momené de l'Iboko, que nos lecteurs connaissent amplement et dont nous ne pouvons, à moins de nous répéter, refaire le portrait et physique et moral étonna Van Gele par son port imposant et majestueux, lorsque son ami Coquilhat le lui présenta.

Matamwiké était coiffé d'une sorte de tiare en peau de léopard, dont la queue lui pendait sur le dos; une pièce d'étoffe en fibres de palmier hyphœne lui entourait les hanches; il marchait en s'appuyant gravement sur un bâton haut de trois mètres.

« Ce grand personnage fait tout grandement, dit Coquilhat à son ami Van Gele; vous allez voir comme il sait boire. »

Effectivement, au cours de sa visite à la station, le monanga-momené d'Iboko ingurgita, sans en paraître incommodé le moins du monde, douze litres de pombé.

L'appétit de ce roi cannibale ne le cédait en rien à sa soif intarissable; les récoltes de ses jardins, les volatiles de sa basse-cour, les brebis et les chèvres de son étable n'eussent point suffi à calmer les réclamations incessantes de son estomac pendant une année. Par bonheur ce chef reconnu des districts bangala pouvait prélever en denrées alimentaires des impôts proportionnellement aux importantes transactions commerciales de ses vassaux.

Mais d'impérieux devoirs réclamaient la présence de la flottille en amont de l'Iboko, sur les bords de l'Arouhouimi et à la station d'Ouana-Rousari; Van Gele dut à regret et précipitamment interrompre sa première visite d'inspection et d'étude au pays des Bangala.

Des caravaniers indigènes, amplifiant ou plutôt dénaturant des faits qui s'étaient passés dans les parages des Stanley-Falls, prétendaient que des bandes d'Arabes fanatiques avaient envahi les territoires du haut Congo, capturé des convois d'ivoire appartenant aux mundelés, attaqué les postes de l'Association, pillé et incendié les maisons des blancs dans l'île d'Ouana-Rousari. Bref, il fallait s'attendre, d'après ces rumeurs alarmantes, à voir sous peu les rives du grand fleuve plus désolées que jamais par les chasseurs d'hommes.

Malgré toute sa perspicacité, le lieutenant Van Gele ne pouvait arriver à reconstituer, d'après les récits contradictoires des natifs, l'ensemble des événements du haut Congo; il résolut de gagner à toute vapeur le pays que l'on annonçait comme envahi, sans négliger toutefois de tenter chez les Basoko des démarches tendant à obtenir la mise en liberté du voyageur

italien Casati, que l'on avait tout lieu de croire retenu prisonnier par les riverains du Népoko.

En décembre 1884, la flottille était à quelques centaines de mètres en aval de la première cataracte des Stanley-Falls. Van Gele s'était à peine arrêté à l'embouchure de l'Arouhouimi pour palabrer avec les décevirs basoko, qui déclarèrent ne point connaître l'explorateur Casati.

A la station des Falls, Wester et Amelot racontèrent exactement ce qui s'était passé.

Un certain nombre d'esclaves nègres, armés de fusils à tir rapide et guidés par des sous-chefs arabes obéissant au puissant Tippo-Tip, gouverneur de Nyangwé, avaient en effet détruit plusieurs villages indigènes non encore rangés sous le protectorat de l'Association, mais, malgré leur supériorité numérique, ils n'avaient même pas songé à attaquer le poste de l'Arouhouimi occupé par trois soldats haoussas, et la station défendue par Wester et vingt soldats zanzibarites.

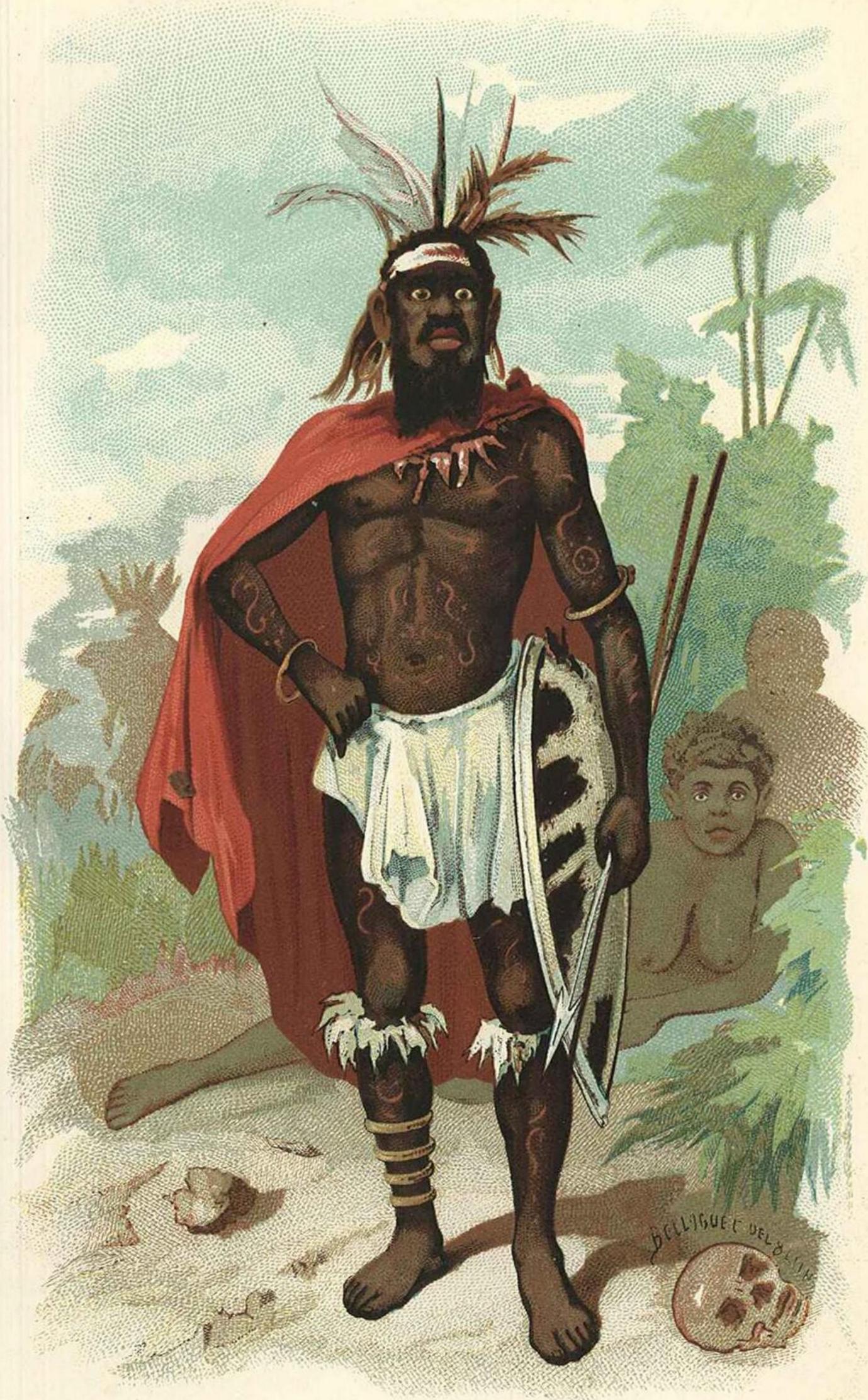
Les bandes de Tippo-Tip étaient, d'après les rapports, campées dans une île du fleuve située en amont d'Ouana-Rousari.

Van Gele résolut d'aller au bivouac des Arabes; il fit préalablement annoncer sa visite au fameux Hamed-ben-Mohammed, *alias* Tippo-Tip, *alias* Mtipoula. Mais celui-ci, désireux de prouver sa courtoisie, devança la politesse de l'agent de l'Association et se présenta à la station des Falls, en compagnie de ses sous-chefs et sous la protection de vingt-cinq guerriers armés de fusils à piston.

L'important personnage, qui se donne à Nyangwé le titre de représentant du sultan de Zanzibar, est déjà connu de ceux de nos lecteurs qui ont lu les relations des voyages en Afrique des illustres explorateurs Livingstone, Cameron et Stanley. Le lieutenant Van Gele a complété les renseignements fournis sur Tippo-Tip par les voyageurs anglais, en communiquant à la presse belge le récit de ses entrevues avec cet aimable chef de bandits.

Tippo-Tip, de taille moyenne et d'un embonpoint assez prononcé, paraît être âgé de quarante-cinq ans, sa barbe courte et ses cheveux ras sont grisonnants.

Sa tenue est très soignée; il porte la chemise blanche des Zanzibarites et un long pardessus à larges manches de couleur grise avec galons d'argent; sur la tête, une calotte en fer-blanc brodé d'or; pour ceinture, un *dioulé*, étoffe de soie de Surate, garnie à Zanzibar d'une bordure de fil d'or et d'une frange encadrant harmonieusement un fond zébré de rouge, de jaune et de vert. Pour prouver aux mundelès son entière confiance,

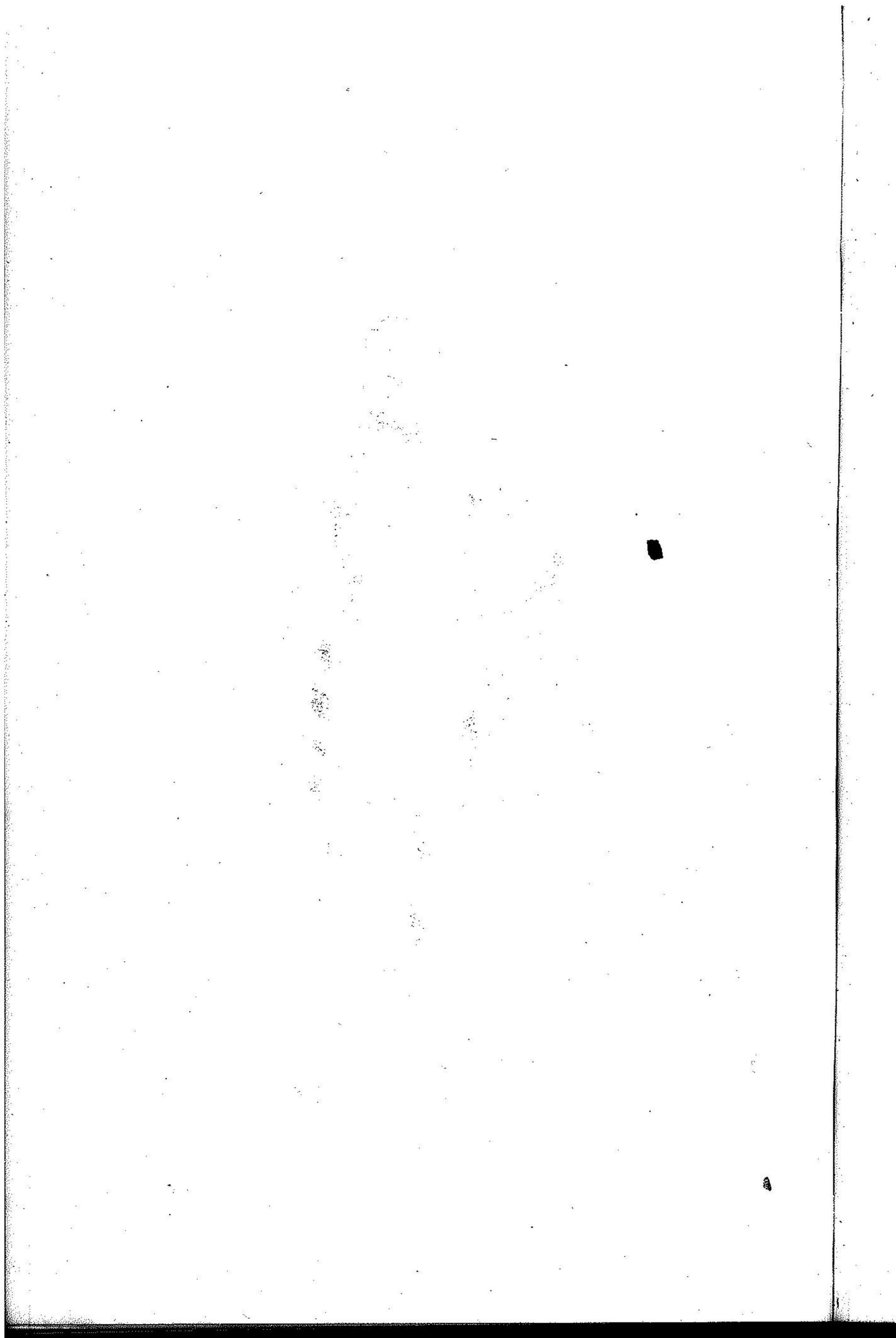


P. Maes, Editeur Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

CHEF GUERRIER

(Côte Occidentale du Lac Tanganika)

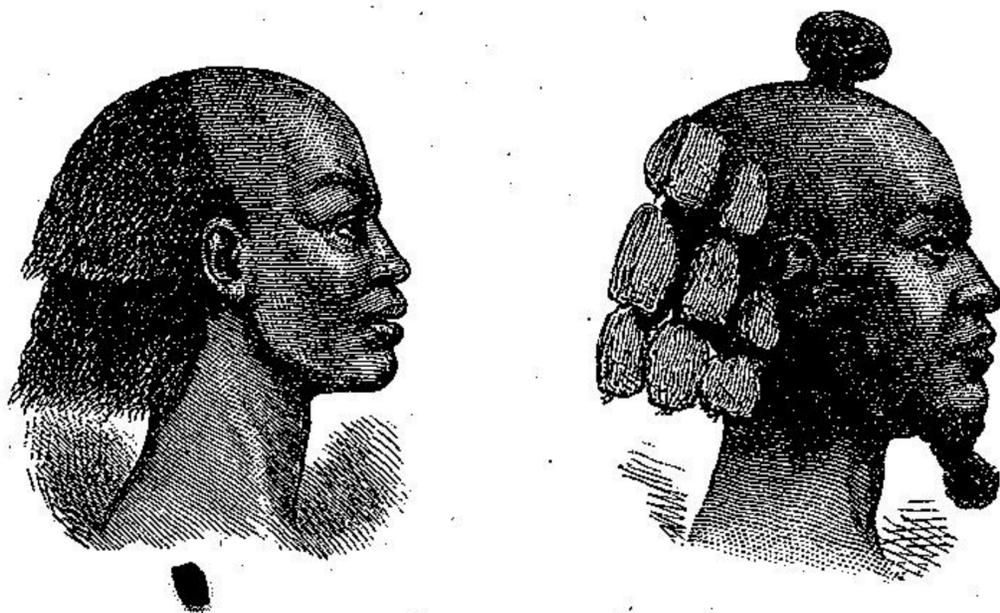


il ne portait aucune arme, mais son secrétaire avait une dague ornée d'un merveilleux filigrane d'argent et tenait en main un revolver au canon damassé.

L'entrevue fut des plus courtoises. Van Gele invita Tippo-Tip à dîner, et accepta de lui une invitation semblable pour le lendemain.

Contrairement à ce qu'avait fait le chef noir, le lieutenant belge se rendit chez lui sans armes, accompagné seulement de MM. Wester, Glerup et Van den Plas, et de quatre serviteurs zanzibarites. Ce procédé, qui dénotait de la part des Européens une confiance entière dans leur hôte, produisit sur ce dernier, une impression favorable qu'il ne chercha pas à dissimuler.

La bande de Tippo-Tip se composait de trois cents hommes environ,



INDIGÈNES DU MANYÉMA.

esclaves nègres pour la plupart, originaires du Roua, du Manyéma, de l'Ounyamouési; le plus grand nombre avaient des fusils à tir rapide; d'autres étaient armés de lances et de boucliers de dimensions formidables. Cinquante d'entre eux, les plus vigoureux, âgés de vingt à vingt-cinq ans, élevés par Tippo-Tip, lui formaient une garde d'honneur imposante; ses femmes, au nombre de vingt, représentaient tous les types féminins de l'Afrique orientale; elles avaient été achetées avec de l'ivoire, des fusils, de l'étoffe ou des perles sur les divers marchés du Zanzibar et du Tanganyika.

Le dîner eut lieu sous la véranda d'un *tembé* en construction, sur des nattes d'alfa; la vaisselle était en ruolz.

La conversation ne se ralentit pas un seul instant. Tippo-Tip est un beau parleur, et, sans être fort instruit, il a vécu longtemps au contact

de Cameron et de Stanley; il possède quelques notions de politique générale et de géographie.

Les événements qui se sont succédé en Europe semblaient l'intéresser particulièrement; il s'occupait surtout de la situation respective des Anglais, des Allemands, des Français, des Italiens et des Belges, et ses nombreuses questions au sujet de ces nationalités diverses dénotaient un esprit élevé.

Son intention était de parcourir l'Europe, de rendre visite au roi des Belges, de faire le voyage de Constantinople, et de rentrer en Afrique après avoir accompli un pèlerinage à la Mecque.

D'autre part, il donnait à Van Gele l'assurance formelle de respecter les propriétés de l'Association internationale. Si ses lieutenants avaient détruit quelques bourgades nègres sur les bords du Congo, c'était en contrevenant à ses ordres, et parce que les natifs avaient refusé de leur vendre des vivres. Au surplus, afin de donner une preuve éclatante de sa bonne foi, il allait immédiatement rappeler tous ses sous-chefs dans le Manyéma, et il s'engageait à faire respecter par ses guerriers, non seulement les agents et les serviteurs de l'Association, mais encore la vie et les propriétés des indigènes habitant les territoires où flottait le pavillon bleu et or.

Enfin il témoignait le désir d'entamer avec les natifs riverains du haut Congo des relations commerciales régulières, et il pria Van Gele d'intervenir auprès des populations pour les rassurer sur les dispositions des Arabes et pour les décider à commercer avec eux.

Le lieutenant promit de seconder dans cette voie le célèbre traitant, susceptible de devenir en quelque sorte un trait d'union entre les agents du haut Congo et ceux de la côte orientale. Il obtint de Tippto-Tip l'envoi d'une caravane vers la région méridionale du Soudan égyptien, chargée de faire parvenir une lettre à l'explorateur Casati, de le délivrer au besoin, de prévenir les voyageurs blancs bloqués dans le Soudan des événements qui venaient de se passer à Khartoum et de les inviter à se rabattre vers le Congo, où des secours leur permettraient de regagner l'Europe.

Le gouverneur de Nyangwé, le noir traitant d'esclaves, promit de faire tous ses efforts pour sauver ceux qui se dévouaient à la découverte et à la civilisation du continent noir.

Au cours de cette longue entrevue, les quatre serviteurs zanzibarites de Van Gele avaient retrouvé des amis et des compatriotes parmi les soldats de Tippto-Tip; néanmoins pas un de ces fidèles agents n'hésita à reprendre avec les mundelés le chemin de la station des Falls.

Le lendemain de cette entrevue, au moment où l'expédition s'appretait à quitter Ouana-Rousari, laissant la garde de ce poste aux deux officiers suédois Wester et Glerup, le lieutenant Van Gele revit Tippo-Tip venu,



CHEF BAKOUMOU (STANLEY-FALLS).

pour saluer encore une fois son hôte de la veille et pour lui renouveler ses promesses d'alliance.

Tippo-Tip visita les steamers et s'intéressa beaucoup au fonctionnement des machines; puis il serra la main des blancs, débarqua et salua leur

départ en agitant sa coiffure au-dessus de sa tête; il demeura pensif sur la rive du fleuve jusqu'au moment où la flottille se déroba à sa vue derrière un îlot.

Le gouverneur de Nyangwé dîna avec les officiers suédois, et s'entretint du voyage que venait d'entreprendre l'intrépide marcheur Amelot.

On se rappelle que cet intrépide agent, soucieux de servir la cause de son Roi, avait prolongé son séjour en Afrique et offert spontanément au capitaine Hanssens, de remplir l'emploi de second, vacant au poste des Falls, jusqu'au retour des steamers. La flottille était revenue, mais Amelot avait demandé à ne point profiter de cette voie pour retourner en Europe, et il avait obtenu de rentrer dans sa patrie par Nyangwé et Zanzibar.

Van Gele s'était vainement opposé à l'exécution de ce projet aventureux. Le trajet était faisable, mais hérissé de dangers; entre les Falls et le Tanganika, sur un parcours de deux cents lieues, la route était à peine tracée, le drapeau bleu n'avait été hissé nulle part. Mais une expédition belge, sous les ordres du lieutenant Becker, expédition dont Ad. Burdo a décrit les préparatifs dans le premier volume de ce livre, devait, à l'heure actuelle, être en route pour Nyangwé; Amelot pouvait la rencontrer, fournir à ses compatriotes des renseignements précis sur ses découvertes et rendre de nouveaux services à l'œuvre civilisatrice de l'Afrique centrale.

En outre, le pionnier belge nourrissait le généreux espoir de traverser, lui aussi, de part en part le noir continent et d'ajouter son nom à la liste courte et glorieuse sur laquelle figurent Livingstone, Cameron, Stanley, Serpa Pinto, Magyar, Giraud, Wissmann, Ivens, Capello et le missionnaire écossais Arnot.

Ces traversées africaines ne sont pas inspirées par une stérile vanité; elles ont pour objectif un grand intérêt scientifique, économique et social le désir de combler peu à peu les immenses lacunes qui existent sur la carte du continent noir.

Le voyage transcontinental de Livingstone en 1856, a révélé au monde savant l'existence des États du Muata Yamvo, du Cazembi, de la région des lacs Moéro et Bangwelo, sources de la Loualaba, branche initiale du Congo, et la position exacte des sources du Zambèze.

Plus tard, en 1873, Cameron, parti de Zanzibar, arriva, après deux ans de marche à travers des districts inexplorés, à Benguela (côte occidentale.)

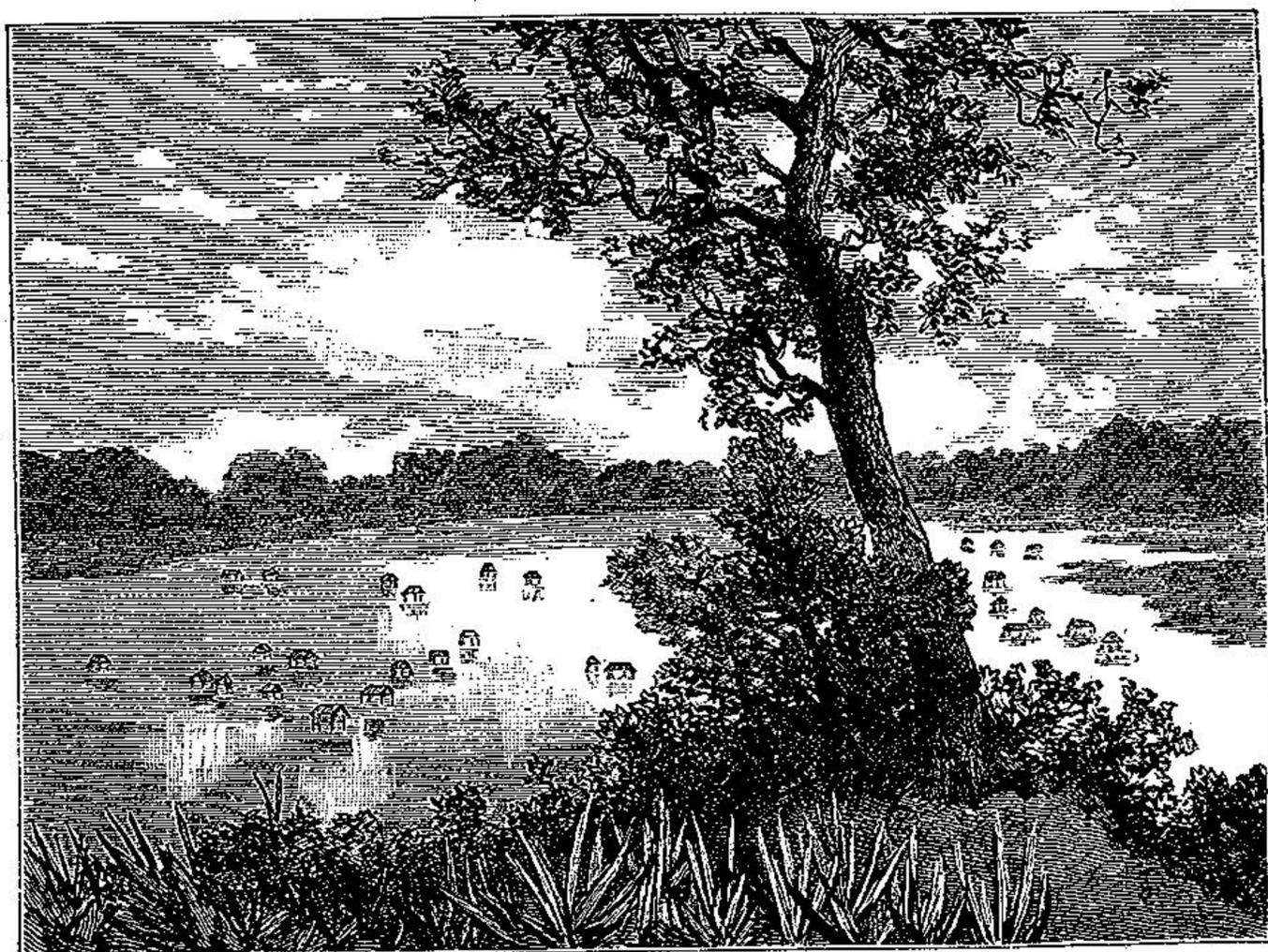
De 1876 à 1879, eurent lieu la célèbre exploration de Stanley aux lacs Victoria et Tanganika et sa descente aventureuse du Congo, depuis Nyangwé jusqu'à Banana.

En 1878, le major portugais Serpa Pinto partit de Bihé, se dirigea vers

le Zambèze et les lac salés de l'Afrique méridionale, traversa le Transvaal et arriva à Durban.

De 1880 à 1882 le lieutenant allemand Wissmann, dont nous avons signalé le voyage sur le Kassaï, exécutait la cinquième traversée de l'Afrique par Malangé, Moukengi, Nyangwé et la route vers Zanzibar.

L'enseigne de vaisseau Giraud, de la marine française, et le docteur allemand Reichard venaient à peine de faire connaître le tracé de la route directe de Nyangwé à Zanzibar, qu'Amelot s'engageait résolument dans cette voie.



VILLAGE LACUSTRE.

Reichard, parti de la station de Mpala (Tanganika) en 1883, avait conduit une expédition d'études à travers le Maroungou (district limité par la rive sud-sud-ouest du lac Tanganika), puis exploré l'immense région comprise entre le Loualaba et le Louapoula, ces deux grandes rivières qui forment le Congo, et que jamais Européen n'avait parcourue.

Le Louapoula sort des lacs Moero et Bangwelo ; la longueur de son cours peut être approximativement fixée à treize cents kilomètres ; le Loualaba se déverse dans le lac Kassali et prend à Nyangwé le nom de Congo, après un cours de neuf cents kilomètres environ.

Ces deux puissantes branches d'alimentation du fleuve gigantesque forment à leur confluent un lac très important nommé Lanji, relié au lac Tanganika par un canal naturel découvert par Cameron en 1874 et exploré par Stanley en 1876. Ce lac présente des villages lacustres, des petites Venises africaines fort curieuses.

Ce canal, ou plutôt cette rivière, par laquelle le trop-plein du Congo s'écoule dans les eaux du lac Tanganika, porte le nom de Loukouga. Ce cours d'eau est reconnu aujourd'hui d'une importance sans égale : il est la voie de communication la plus sûre et la plus facile entre les stations de l'Association internationale du Congo et les stations de la côte orientale.

Un officier belge, le lieutenant Storms, commandant des postes de Karéma et de Mpala, dont les travaux et les découvertes ont été relatés dans la première partie de cet ouvrage avait, dès le 16 juin 1883, entrepris la reconnaissance de la Loukouga. Amelot s'apprêtait à la longer, dix-huit mois plus tard, pour gagner à Mtowa la côte occidentale du lac Tanganika et de là descendre à la station de Mpala, puis à Zanzibar par la route hospitalière tracée dans la zone orientale africaine sous les auspices de la Société jumelle de l'Association internationale du Congo.

Revenons maintenant aux deux compatriotes qu'Amelot laissait en décembre 1884 à la station des Stanley-Falls.

Le lieutenant Van Gele et son adjoint Van den Plas retournaient à petites journées vers l'Ouest, s'arrêtant sur les rives du fleuve, dans les districts des Mayombé, des Basoko, de l'Oupoto, des Oubika, des Bangala, partout, en un mot, où l'héroïque capitaine Hanssens avait réussi le premier par son initiative, son énergie et son éloquence persuasive à planter le drapeau de l'Association.

Le 24 février 1885, les steamers arrivaient à la station de l'Équateur, où Casman, tout heureux de revoir des compatriotes, décimait son étable et sa basse-cour, pillait ses jardins maraîchers et rançonnait ses sujets les pêcheurs baroumbé, pour leur offrir une hospitalité réconfortante, en même temps que pour ravitailler les agents de la Livingstone Inland Mission venus, sous la conduite de M. Petersen, avec l'intention d'élever une station évangélique à cent mètres à peine de sa résidence et sur le terrain déjà concédé à l'Association.

Casman avait eu, au début de son installation, quelques difficultés avec les indigènes bakouti : mais ses bons procédés, sa patience et son habileté lui avaient fini par lui concilier l'attachement et la confiance des natifs.

Un incident récent avait même prouvé au mouncounzou des Baroumbé

comment ses sujets entendaient faire respecter par tous la propriété et les prérogatives du mundelé commandant de l'Équateur.

Pendant la nuit du 12 février, un indigène s'était introduit dans l'un des magasins de la station et en avait enlevé un ballot d'étoffe d'échange. Les deux Haoussas de garde, interrogés le lendemain, déclarèrent ne rien avoir entendu, et des natifs insinuèrent malicieusement que le blanc ne serait pas assez puissant pour découvrir le ou les coupables.

Casman, piqué au vif, fit aussitôt des perquisitions dans les habitations de ses hommes, voire même dans celles des ouvriers du missionnaire anglais Petersen. Ces fouilles n'amènèrent aucun résultat.

Les blancs promirent alors de récompenser largement celui qui ferait découvrir le voleur, ou qui amènerait devant Casman tout porteur d'un vêtement de mérikani; c'était l'étoffe qui avait été volée et que possédait exclusivement sous l'Équateur l'agent de l'Association.

Le dimanche suivant, les serviteurs de la station prenaient leurs ébats, et le hasard de la promenade conduisait l'un d'eux, nyampara zanzibarite, au village de Wangata, capitale du district baroumbé.

Le nyampara remarqua, au milieu d'un groupe de négresses, la femme d'un natif nommé Eyambi, se pavanant, se laissant admirer, enveloppée de la tête aux pieds dans un morceau de mérikani faisant à la fois office de châle et de coiffure.

Le serviteur de Casman s'approcha aussitôt de la vaniteuse négresse et lui demanda de qui elle tenait son brillant vêtement.

« De mon aimable époux, » répondit-elle.

Alléché par la récompense promise, le Zanzibarite se mit en quête du natif, le découvrit et l'amena par persuasion devant le mundelé Casman.

« De qui tenez-vous l'étoffe dont votre épouse est parée? interrogea le mounOUNZOU baroumbé.

— Mais, répondit Eyambi avec hésitation, c'est Kindelé, un de mes frères, qui a remis en cadeau à mon épouse quelques brasses d'étoffe. Kindelé travaille là-bas à la maison des Anglais; il m'a dit que son maître blanc lui avait donné le mérikani.

— Pourtant votre femme affirme que c'est à vous qu'elle doit son nouveau vêtement, souligna Casman en toisant Eyambi à la façon d'un juge d'instruction.

— Effectivement, j'ai donné le mérikani à mon épouse favorite, mais je tenais ce présent de mon frère Kindelé. »

Les réponses contradictoires des époux Eyambi éveillèrent les soupçons

de Casman; néanmoins, afin d'endormir leur méfiance, il ordonna l'arrestation de Kindelé.

Celui-ci protesta énergiquement, et par toutes les divinités fétichistes, de son innocence; il demanda à cor et à cri d'être soumis par le sorcier de Wangata à l'épreuve du poison, habituellement appliquée aux natifs inculpés de vol.

M. Petersen et Casman rassurèrent de leur mieux ce pauvre diable; ils le gardèrent à vue à la station en recommandant expressément qu'on usât envers lui, jusqu'à nouvel ordre, des meilleurs traitements.

Cette affaire criminelle assez insignifiante préoccupait outre mesure les chefs du district baroumbé, bien plus sévères pour les voleurs que les gens de l'Oupoto. Les conseillers de Wangata vinrent à la station et s'indignèrent en apprenant les soins et les ménagements dont Kindelé était l'objet; ils insistèrent auprès de Casman pour que cet accusé leur fût livré, ils avaient l'intention de l'exécuter sommairement et sans autre forme de procès sur la place de leur village.

Le mouncounzou blanc eut fort à faire pour calmer ces forcenés « lyncheurs »; il leur communiqua ses doutes concernant la culpabilité de Kindelé et ses soupçons sur Eyambi. Les notables tournèrent aussitôt leur fureur contre ce nouvel inculpé; ils offrirent à Casman leurs bons offices pour fouiller de fond en comble, en compagnie de dix zanzibarites armés, la hutte d'Eyambi.

Cette perquisition amena la découverte de quelques mètres de l'étoffe volée; on arrêta le réceleur qui persistait effrontément à protester de son innocence et à accuser Kindelé de la soustraction.

Les Zanzibarites le conduisirent, étroitement garrotté, à la station, pendant que les natifs de Wangata, excités par leurs chefs, brûlaient sa hutte et fustigeaient à coups de bâton ses femmes et ses enfants, ces derniers sans nul doute entièrement étrangers au vol.

Eyambi, confronté avec Kindelé, finit par avouer son crime et désigna l'endroit où était caché le restant de l'étoffe.

Casman s'appêtait à punir sévèrement le voleur, afin d'empêcher le retour de pareils faits et d'arrêter la propension des natifs; au vol mais en apprenant la vengeance que les notables de Wangata avaient au préalable exercée contre leur coupable administré, il lui accorda son pardon en l'engageant à quitter le district.

Ce dernier conseil n'était pas inutile, car les Baroumbé, beaucoup moins cléments que leur mouncounzou persistaient à réclamer la tête du voleur.

Casman ne tarda pas à regretter sa mansuétude à l'égard d'Eyambi; son autorité et son prestige sur les Baroumbé en furent amoindris; il reconnut la nécessité de n'avoir aucune indulgence pour les méfaits commis par ses sujets baroumbé.

L'attitude nouvelle du commandant de la zone équatoriale lui fit recouvrer assez vite le respect de ses noirs administrés.

« Malgré toute absence d'idées morales et de connaissances théoriques, écrit Guillaume Casman, malgré les coutumes barbares, les préjugés fétichistes, la superstition et l'indolence des indigènes qui m'entourent, on doit leur reconnaître certaines facultés intellectuelles qui les placent actuellement au-dessus de la brute, et qui pourront dans l'avenir les mettre au rang des nations policées.

« Les Bakouti et les Baroumbé comprennent les avantages qu'ils peuvent retirer de leurs relations amicales avec les blancs. Je leur parle de notre civilisation, lecture, écriture, chemins de fer, facilité d'envoyer leurs produits sur les marchés lointains, et même au delà des mers; je leur vante les bienfaits de l'agriculture et je les engage à défricher leurs terres, en leur faisant miroiter le bien-être qui résulterait pour eux de la vente de leurs récoltes.

« Certains d'entre eux m'écoutent attentivement et semblent comprendre la portée de mon langage; ils songent à développer la culture de la canne à sucre, du café, du caoutchouc (*Siphonia elastica*), plantes qui croissent ici spontanément à l'état de nature.

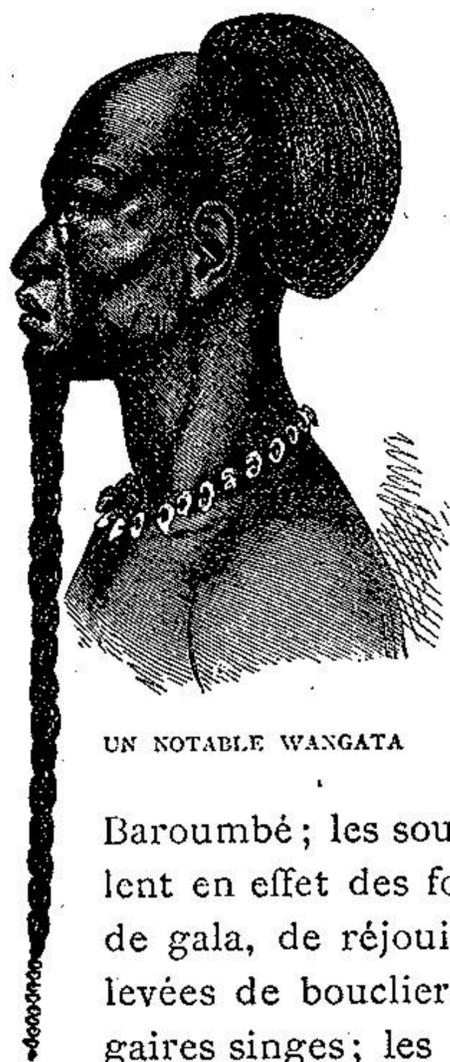
« Tous d'ailleurs sont rusés vendeurs et malins acheteurs; ils ont la bosse du trafic; cette bosse-là est par excellence l'agent civilisateur qui leur fera accepter toute innovation avantageuse, et les élèvera tôt ou tard dans l'échelle sociale au niveau des autres races. »

Les Baroumbé et les Bakouti attirent la sympathie par leur bonne humeur, leur caractère enjoué; ils sont toujours prêts à rire et s'amuse d'un rien; l'âge et la position sociale n'altèrent pas chez eux cette gaieté; ils n'ont pas le sentiment de la gravité dans la tenue et dans les allures.

L'esclavage et les sacrifices humains constituent les plaies de la contrée; ces deux odieuses coutumes dépeuplent la région et maintiennent les natifs dans un état d'infériorité et d'abjection qui doit fatalement étouffer en eux tous les bons sentiments. Néanmoins ces nègres de l'Afrique équatoriale ne resteront pas toujours des êtres habitués au mensonge, peu scrupuleux de la propriété d'autrui, paresseux et ivrognes à l'excès. Le jour où ils seront déclarés hommes libres, lorsque des philanthropes dévoués, tels que Van Gele et Casman, les auront patiemment guidés et soutenus

dans leurs premiers pas vers la vie nouvelle qui s'ouvre devant eux et pour laquelle ils n'étaient pas préparés, ils rejettent bien loin derrière eux les liens traditionnels qui les rattachent encore à leur état de barbarie; ayant reconquis leur indépendance matérielle grâce au contact prolongé des blancs, ils marcheront à la conquête de leur indépendance morale; ils oublieront leur faiblesse et leur triste condition antérieure.

Comme la plupart des riverains du Congo, les nègres baroumbé et bakouti montrent beaucoup d'aptitude pour la musique, le chant et la danse.



UN NOTABLE WANGATA

Physique, ces noirs sont bien proportionnés; leurs formes sont régulières, leur force musculaire est considérable; ils tirent vanité de la couleur de leur peau, plus noire que celle des peuplades d'aval.

Leur costume est remarquable par sa simplicité; il se compose d'un pagne d'herbe grasseuse et très résistante; ce vêtement noirci par l'usage se transmet de père en fils pendant plusieurs générations. Nous engageons vivement les ouvriers tailleurs européens à ne pas se presser d'aller exercer leur profession dans ces parages.

Les pelletiers-fourreurs auraient plus de chance de faire fortune chez les Bakouti et les Baroumbé; les sous-chefs et les hommes libres de ces districts rafoient en effet des fourrures et ils se drapent avec orgueil, aux jours de gala, de réjouissances publiques, d'épousailles, d'obsèques, de levées de boucliers, dans des peaux de makis, de sokos, ou de vulgaires singes; les plus riches jettent sur leurs épaules des peaux de panthère et de léopard.

Casman avait en quelques semaines beaucoup vu et beaucoup écrit, et c'est à sa correspondance antérieure au retour de Van Gele à Équateur-Station que nous avons emprunté l'anecdote du vol et les renseignements ethnographiques qui précèdent.

Cet agent remplissait son devoir avec autant d'ardeur sur les bords du Congo qu'à Moukoumbi, sur les bords de la Mata. Le climat salubre et l'air vivifiant et pur de sa nouvelle résidence étaient pourtant impuissants à détruire les graves atteintes qu'avait subies la santé de l'explorateur, lors de son incursion de plusieurs jours chez les riverains du haut Niari; la fièvre

couchait périodiquement sur un lit de douleur ce valeureux pionnier que M. Petersen entourait des soins les plus assidus.

Van Gele, sans inquiétude sur le sort de la ville dont il avait jeté les bases sous l'Équateur et sur la prospérité à venir de la nation baroumbé qu'il avait confié à l'intelligente direction d'un homme aussi dévoué, éprouvait, et ce sentiment n'étonnera personne, un faible assez marqué pour la résidence équatoriale; il s'y attarda trois jours et ne donna aux mécaniciens de la flottille du haut Congo l'ordre de partir pour Léopoldville que le 27 février.

Ce voyage de retour s'effectua sans incident. Van Gele, rentré dans la capitale du moyen Congo, s'apprêta à retourner en Europe pour s'y reposer quelques mois au milieu des siens. Dès lors la flottille du haut Congo ne fut plus appelée à entreprendre des voyages de découverte. Les rapides steamers devenaient désormais des bateaux de transport de vivres, d'outillage et de matériel, destinés au ravitaillement, au développement des villes naissantes qui jalonnaient, sur un parcours de dix-sept cents kilomètres, les rives du Congo, entre le Stanley-Pool et les Stanley-Falls.

La navigation était libre et facile dans cette immense zone; le fleuve n'opposait même pas, comme en aval, la violence de son courant, les roches infranchissables de ses cataractes, les rugissements incessants de ses chutes, les dangers de ses tourbillons.

Partout, depuis Léopoldville jusqu'au poste avancé des Falls, les districts fertilisés par les eaux limoneuses du fleuve exploré étaient rangés sous l'autorité de l'Association, sous le protectorat salutaire du drapeau bleu et or, ou sous la protection non moins bienfaisante du pavillon d'une grande nation européenne; partout des terres fécondes, de riches gisements, des forêts tropicales, conviaient les émigrants, les ambitieux de la fortune et les déshérités des deux mondes; partout des populations primitives, favorables au commerce, avides d'échanger les productions locales contre les produits manufacturés des blancs, susceptibles de s'initier aux travaux de la culture, aux merveilles de l'industrie, désireuses de sortir graduellement de leur ornière matérielle et morale, jalouses de connaître et de mériter les bienfaits de la civilisation, acclamaient les mundelés par qui elles pressentaient qu'elles allaient être régénérées; partout aussi de valeureux enfants de la Belgique, Hanssens, Janssen, Liebrechts, Van Gele, Coquilhat, Brunfaut, Amelot, Casman, allaient leur disant que bien loin de leur pays, en Europe, un homme bienfaisant, un philanthrope illustre, roi d'une nation petite en étendue, mais grande par le cœur, riche par le

travail et la liberté, S. M. Léopold II. avait conçu le projet sublime d'élever la race noire au rang de la race blanche, de provoquer comme un rajeunissement de la vie africaine dans le monde et dans l'histoire de l'humanité.

